Document généré le 24 avr. 2024 17:22

**Liaison**

# Aveux d'un auteur dramatique sans aveu

Michel Ouellette

Numéro 111, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41653ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellette, M. (2001). Aveux d'un auteur dramatique sans aveu. *Liaison*, (111), 10–13.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Photo : Jean-Pierre Caissie

# Aveux d'un auteur dramatique sans aveu

**Michel Ouellette**

**C'est la souffrance** d'une profonde blessure de l'enfance, le silence entourant cette souffrance, qui m'a mené à l'écriture. J'ai cru que l'écriture était une façon de dire le silence. J'ai cru, naïvement, que l'écriture pouvait arrêter le monde, un moment, le changer définitivement. Mais aujourd'hui, souvent, je doute de ce pouvoir. Souvent, je suis triste à l'idée que l'écriture, mon écriture, ne soit qu'un peu plus de bruit qui s'ajoute à la cacophonie mercantile ambiante.

Souvent j'ai froid. Froid dans mes mains, dans mes os, dans mon cœur, dans mes mots. La détresse du monde me glace. Mon impuissance surtout.

Dans ma première pièce, que je qualifie de «professionnelle», *Les ordres du jour*, il y a un père et son fils et le silence entre eux, un fossé qui se creuse au fur et à mesure qu'ils s'enlisent dans leurs drames respectifs. Pour le père, les enjeux sont collectifs et sociaux : il cherche à sauver le centre culturel qui est pour lui un lieu où ce qui se crée permet de recréer, d'une certaine façon, le monde majoritaire en l'investissant un peu de l'âme de la communauté minoritaire. Pour le fils, l'urgence est personnelle : il cherche à exprimer sa souffrance, il veut prendre la parole, il réclame la liberté d'expression. Le père répond par la censure pour éviter le scandale. Mais plus le père s'embourbe dans les jeux de pouvoirs et de politique entourant la survie du centre, plus le fils s'enfonce dans son désespoir jusqu'à prendre les choses en main : il met le feu au centre culturel. Le feu purificateur. Le feu qui permet la renaissance.

La pièce a été créée par la troupe communautaire du Théâtre du Nouvel-Ontario. Les spectateurs ont bien ri, ont bien applaudi. Mais plusieurs habitués ont boudé le spectacle. On a parlé d'un texte «captivant, provocant et bouleversant» dans un article qui s'intitule «Quand la vérité choque». Animé d'une énergie féroce, j'ai écrit ce texte pour dire, pour dénoncer, pour révéler une crise importante dans laquelle j'avais été un acteur. J'ai voulu mettre sur scène la réalité. Pour moi la réalité est dure, comme dans «tangible», comme dans «douloureuse». Le souvenir est angoissant. Écrire, c'est peut-être lutter contre l'oubli.

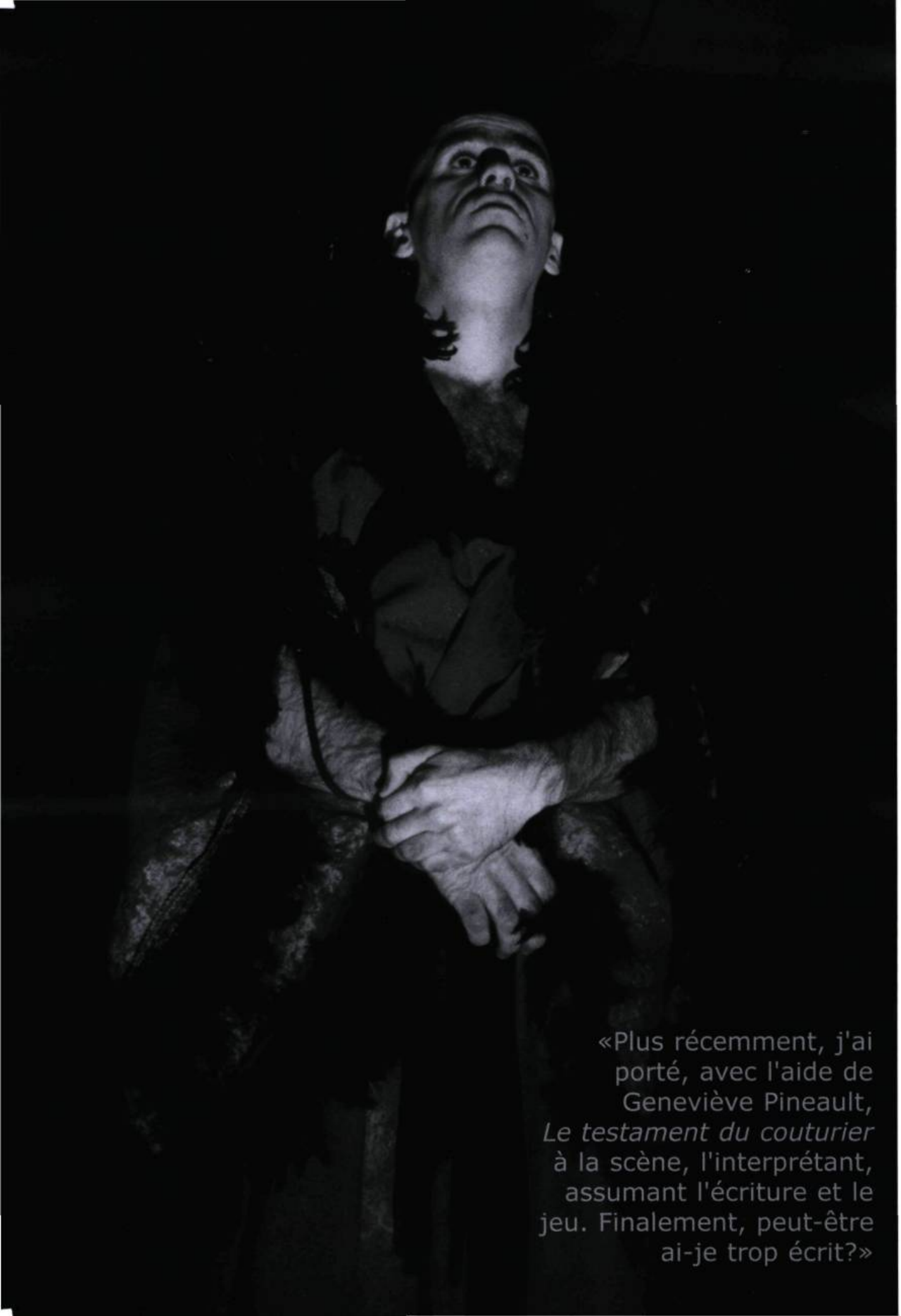
Plusieurs fois, dans mes textes, une figure parentale et un enfant s'affrontent : dans *French Town*, dans *Duel*, dans *King Edward*... La famille revient souvent comme une structure de personnages pouvant le mieux incarner les angoisses, les désirs, les idées qui me poussent à écrire. Pour moi, la famille représente la communauté, l'Ontario français, dans certains cas, et la société dans d'autres. L'enfant est l'individu face à cette structure collective, face au parent comme représentant de cette structure. Ces textes explorent la liberté ou le manque de liberté de l'individu dans le monde : la position tragique du héros qui enfreint les lois de sa société par sa seule volonté d'affirmation. Le jeune Franco-Ontarien qui revendiquait son droit à une éducation en français, dans les années 70, n'était-il pas

dans cette position? J'ai été ce jeune. Cela a marqué mon écriture.

Une quinzaine d'années après *Les ordres du jour*, je retrouve un duo parent-enfant dans un nouveau texte, *Soleil abîmé*. Un hasard? Je ne pense pas. Initialement, dans les premiers balbutiements de ce texte, les deux personnages n'avaient aucun lien de parenté. Mais plus j'avançais dans l'écriture, plus je constatais que ce lien était présent, que je ne pouvais pas l'occulter. Dans *Soleil abîmé*, un père et sa fille s'affrontent, après des années de silence, de séparation. La pièce elle-même est une rencontre, une confrontation directe; les deux protagonistes se parlent, communiquent, s'écoutent, cherchent à se guérir. Le père a un passé lourd : il a été un enfant modèle qui s'est rebellé; il est devenu motard criminalisé pour ensuite «retourner à la terre» et vivre en paix avec lui-même et la nature; c'est là qu'il a eu une fille, prénommée Soleil; après, trahi par sa compagne, il a fait de la prison pour ses crimes passés; à sa sortie, il est retourné prendre sa place dans le commerce familial, une épicerie. De son côté, Soleil est devenue une jeune rebelle, héritière de la haine de son père envers sa mère et le monde. Soleil me fait penser un peu à Marco, le fils incendiaire dans *Les ordres du jour*. Elle a cette même volonté de détruire le monde. Mais son père, Lenny, ne l'abandonnera pas. Il veut sa rédemption. Il est prêt à tout pour réparer les erreurs du passé, contrairement à Eddy, le père de Marco, aveuglé par son obsession de sauver son centre culturel. Si Eddy luttait pour un lieu d'affirmation politique et culturelle, Lenny, lui, gère un commerce. Il ne lutte pas. Il se plie aux lois du marché, dans l'honneur et l'honnêteté, car il ne cherche pas le gain. Il veut repayer sa dette perpétuelle envers la société, sa famille et sa fille. Un miroir de ma situation? Il est vrai que parfois je me sens plus pris par les considérations économiques (la rentabilité, la faisabilité, le financement), qui déterminent la réalisation ou non de projets, que par les exigences d'une démarche artistique intègre.

Les mots de *Soleil abîmé* sont moins «brûlants» que ceux des *Ordres du jour*. La structure du texte est assez conventionnelle, linéaire. En l'écrivant, j'ai sciemment résisté à mes pulsions créatrices habituelles de déconstruction, de distanciation, de fragmentation. Je voulais rester dans la simplicité. Je voulais laisser mes personnages se parler franchement, directement, sans jeux dramatiques complexes : un vrai dialogue. À la suite d'une lecture publique de la version initiale du texte, certains spectateurs, artistes de théâtre, ont dénoncé le côté trop narratif du texte, cette façon d'exposer l'histoire au lieu de la rejouer, ce théâtre de la confidence, de l'aveu, de la confession. Ils ont raison, parce que le spectateur a toujours raison. Mais l'auteur aussi a toujours raison. Entre nos raisons, il y a un malentendu, une tension, un moment de théâtre… Enfin, j'ose le croire. Je n'en suis pas souvent convaincu.

*Soleil abîmé* ne sera pas jouée. Cette constatation me désole, m'attriste, refroidit mes ardeurs. J'écris pour le théâtre. Mais peut-être la pièce sera-t-elle publiée un jour? Consolation et victoire sur le temps. J'ai eu la chance de bénéficier d'un appui solide pendant plusieurs années au Théâtre du



«Plus récemment, j'ai porté, avec l'aide de Geneviève Pineault, *Le testament du couturier* à la scène, l'interprétant, assumant l'écriture et le jeu. Finalement, peut-être ai-je trop écrit?»

Nouvel-Ontario, sous la gouverne de Sylvie Dufour. Des années qui ont fait de moi un écrivain. Des années de consécration. Des années qui se sont pourtant terminées sur une note d'amertume. Notre dernière collaboration, à Sylvie et moi, remonte à 1997, avec *L'homme effacé*. C'est aussi mon dernier texte créé sur scène. Depuis, je me sens parfois comme un auteur effacé, repoussé dans les coulisses. Pour combattre l'angoisse et la solitude, pour ne pas étouffer dans la frustration de ne pas être joué, j'ai beaucoup écrit parce que depuis longtemps l'écriture me garde en vie.

Depuis *L'homme effacé*, j'ai écrit plus d'une douzaine de pièces. Certaines ont fait l'objet de lectures publiques. Quelques-unes, commandées, ont été créées par des troupes de théâtre amateur, scolaires ou communautaires. Plus récemment, j'ai porté, avec l'aide de Geneviève Pineault, *Le testament du couturier* à la scène, l'interprétant, assumant l'écriture et le jeu. Finalement, peut-être ai-je trop écrit?

Nombre de textes comme *Soleil abîmé*, inédits, pas lus, pas joués, reposent dans mes tiroirs, en quelque sorte des cadavres froids. Voilà ce qui m'attriste le plus. Trop de personnages sont prisonniers de ces tas de papier coincés dans des chemises cartonnées entassées dans des boîtes d'archives : des mort-nés. Pour vaincre ce sort, ces dernières années, j'ai sorti mes textes, je les ai déposés au Centre des auteurs dramatiques, à Montréal, qui en a présenté quelques-uns en lecture publique. Mon éditeur, Robert Yergeau, des Éditions du Nordir, en a publié. Je les remercie très sincèrement. Chaque lecture, chaque édition est un sauvetage pour moi. Chaque bourse aussi, du Conseil des arts de l'Ontario ou du Canada. Mais je dois avouer que l'amertume revient, à l'occasion, me troubler. On m'a dit de me reposer. On m'a dit que j'avais été trop joué. J'ai répliqué à ces opinions en travaillant plus fort. Comme un fou. Je me suis laissé habiter par des personnages tantôt tragiques tantôt comiques. Côtoyer de tels êtres m'a parfois rendu très fragile, et parfois ça m'a découragé. Pourquoi donc continuer à écrire?

Comment vivre avec ces textes en sursis de production quand on ne peut s'empêcher d'écrire? Je me sens tendu entre la résignation à mes conditions actuelles d'écriture, dans le silence et l'attente, et ma révolte d'écrivain, parce qu'écrire finalement, c'est lutter, résister, combattre.

Il y a un monde, des univers entre *Les ordres du jour* et *Soleil abîmé*. Entre Eddy et Marco, celui qui aide et celui qui est marqué, et Lenny et Soleil, le révolté pénitent et l'enfant mal aimée, il y a des mots que j'ai toujours voulus signifiants. Au début, je voyais l'écriture comme un acte d'affirmation politique, je me sentais chargé d'une mission, non pas de conscientisation ou de revendication, mais plutôt d'expression individuelle et collective. Je me sentais, à la fois, engagé et libre. Aujourd'hui, je vois mon rôle différemment. Dans une entrevue, à la radio, Danny Laferrière disait que «l'écrivain, c'est tout le contraire d'une communauté». En moi, la phrase a sonné vrai et faux. Oui, un écrivain apporte son propre regard sur le monde, il dit le monde à sa façon. Mais il est aussi issu d'un monde. Issu comme dans «issue» : un passage, une ouverture. C'est pourquoi je continue de m'engager dans ma communauté en assumant la présidence de Théâtre Action. Pour moi, travailler pour l'épanouissement de ma communauté, c'est aussi lutter, résister et combattre, c'est une forme d'écriture, une façon de vivre et d'être.

Tout n'est pas que noirceur et tristesse. Il y a des projets en cours et à l'horizon, de quoi m'encourager. Depuis 1997, je travaille sur un texte avec Michel Tanner, de Belgique. Une expérience d'écriture nouvelle, difficile, qui débouchera éventuellement sur une production.

Écrire ce texte m'a réchauffé. Enfin, sûrement que je me trompe : mes mots ne sont pas seulement du bruit de plus dans la machine commerciale qui bouffe trop facilement nos silences intimes.

On dit qu'au théâtre, sur scène, un mot est une action. Voilà : la scène me manque.

---

Michel Ouellette a écrit de nombreux textes pour le théâtre, dont *French Town* qui a remporté le prix du Gouverneur général.